

Les métaphores lexicalisées dans la langue et dans les langues de spécialité : un obstacle à la compréhension

Joëlle Gardes Tamine

Université de la Sorbonne Paris IV, France

Résumé : *La padronanza delle metafore costituisce una delle difficoltà maggiori nell'apprendimento delle lingue straniere e nella traduzione a causa di proprietà specifiche, sia linguistiche, sia culturali. Poiché i linguaggi settoriali utilizzano un gran numero di metafore lessicalizzate, sarebbe importante che l'insegnamento desse spazio all'apprendimento sistematico del senso figurato anche in virtù del fatto che le metafore sono spesso un mezzo per organizzare concettualmente un settore specifico. Il caso delle metafore spaziali applicate alle espressioni di tempo costituisce un esempio di tale uso.*

Dans la traduction comme dans l'apprentissage d'une langue étrangère, le principe de l'arbitraire du langage est une source de difficulté, tant dans la fabrication de termes nouveaux que dans la compréhension de ceux que l'on rencontre. Certes, il est corrigé par la motivation et l'existence de séries (*voiturier* comme *jardinier* ou *plombier*) mais l'*épicière* n'est pas senti comme celui qui s'occupe des épices et celui qui s'occupe de l'étalage est un *étalagiste* et non un **étalagier*. Ceci veut dire que le langage est en partie autonome et que si les langues sont naturellement liées à la culture et à l'expérience qu'elles expriment, elles les façonnent aussi en retour, puisque chacune présente une organisation spécifique. Que ce soit dans la langue ordinaire ou dans les langues de spécialité, la difficulté est la même. On pourrait en donner pour exemple la terminologie de la langue de la linguistique face à laquelle éprouve des difficultés d'accès non seulement un étranger mais même un locuteur de la langue : *illocutif*, *délocutif* sont bien formés par rapport à *locutif*, où l'on retrouve la base *locut-*, attestée dans *locuteur*, *locution*, *élocution*, etc. Pourtant, leur sens n'est pas déductible à partir de celui des préfixes *il-* et *dé-*. La preuve en est ces deux sens différents de *délocutif* attestés chez des grammairiens : pour Arrivé et alii (1986 : 209), « les verbes délocutifs sont dérivés, à l'aide de l'élément verbal *-er*, d'une "locution" », comme *saluer* à partir de *faire un salut*, tandis que pour Gouvard (1998 : 102), un emploi délocutif signifie qu'un terme d'appel comme *papa* ou *monsieur* n'engage « plus de procédure de référence directe, mais renvoie seulement à un concept, comme tout nom commun ». Un autre exemple de cet arbitraire et des difficultés qu'il entraîne concerne les métaphores, que je vais examiner ici.

Rappels de quelques caractéristiques de la métaphore

On sait l'importance de la métaphore dans la langue. Si, avec Hockett (1954), il faut compter parmi les caractéristiques du langage ces deux caractéristiques que sont la créativité (c'est-à-dire le pouvoir de former des phrases nouvelles à l'infini, sans qu'on les ait jamais entendues) et la sémantité (c'est-à-dire le pouvoir de donner une signification à des assemblages bien construits, même s'ils rapprochent des termes qui n'ont rien à voir les uns avec les autres comme dans cet exemple de R. Char, « le poète

solitaire, grande brouette des marécages), alors il est clair que la métaphore est un des instruments privilégiés utilisés par les différentes langues. Il est ainsi tout aussi évident que, comme d'ailleurs n'importe quelle autre figure, elle n'a pas seulement à voir avec la langue littéraire et la poésie, même si elle y fait l'objet d'un traitement privilégié. Déjà Dumarsais, en 1730, dans son *Traité des Tropes* affirmait que « bien loin que les figures soient des manières de parler éloignées de celles qui sont naturelles et ordinaires, il n'y a rien de si naturel, de si ordinaire et de si commun que les figures dans le langage des hommes » et il ajoutait : « je suis persuadé qu'il se fait plus de figures en un seul jour de marché à la halle, qu'il ne s'en fait en plusieurs jours d'assemblées académiques » (1988 : 63). La langue courante en effet en regorge. Outre des métaphores d'invention, propres à tous les niveaux et registres de langue, on rencontre en effet, on le sait, d'une part des catachrèses, qui comblent des lacunes du lexique : *le pied de la table, une feuille de papier, l'aile d'un bâtiment*, et d'autre part des métaphores lexicalisées, que la fréquence impose, *saisir l'occasion*, là où on pourrait dire *profiter de l'occasion, un nœud routier*, là où on pourrait dire *un carrefour*...

La métaphore est ainsi un outil particulièrement utile dans la création lexicale. De fait, il n'existe aucun domaine de la langue qui puisse s'en passer, y compris les langues de spécialité ou les domaines techniques. On peut citer l'exemple qui en est fait en botanique, dans l'usage populaire qui répugne à employer la terminologie savante, souvent latine : *œil de paon* (une espèce d'anémone), *gueule de loup* (muffier), *gueule de lion* (digitale), *oreille de lièvre* (mache), *langue de bœuf* (sauge)... (Guiraud, 1986). On pourrait certes dire que, dans ce cas, il ne s'agit pas vraiment d'une langue de spécialité, mais que dire alors de la terminologie des mathématiques, où l'on rencontre des nœuds, des treillis, des boucles et des réseaux. Dans cette partie des mathématiques qui concerne la théorie des graphes, on parle de petits mondes, de chemins, de chaînes, de terrain...

C'est que la métaphore se relie à ce grand fonctionnement de l'esprit qu'est l'analogie, qu'elle en est l'expression linguistique, et que, en particulier dans des domaines nouveaux, elle est le moyen de les penser. Si elles sont des faits de langue, les métaphores, en particulier les métaphores les plus fréquentes, souvent lexicalisées, sont aussi, selon la terminologie de Lakoff et Johnson (1985) des métaphores conceptuelles, qui sont liées à notre façon de penser, parfois même nous permettent de penser, dans des domaines particulièrement sensibles. Pour ces chercheurs, la métaphore est fondamentalement conceptuelle, elle est le mécanisme à travers lequel nous comprenons des concepts abstraits et conduisons des raisonnements grâce à des manifestations linguistiques qui en sont l'expression. Lorsqu'un domaine ne présente pas une structuration évidente, ou lorsqu'il est trop abstrait pour être directement saisi, nous avons besoin de l'appréhender à la lumière d'un autre domaine clairement organisé que nous projetons sur lui. Ce deuxième domaine qui permet de saisir le premier nous oriente du même coup vers une vision évidemment entachée de subjectivité. Ainsi, nous concevons le domaine de la discussion comme une arène, un combat : *argument frappant, argument massue, joute verbale, combat verbal, lutte verbale, joute oratoire, mots qui font mal, mots blessants*... : les métaphores nous permettent d'exprimer le fait que, dans une civilisation rhétorique où deux thèses sont en présence parce que la vérité ne s'impose pas, et où un des deux discours permettra l'adhésion à l'une des positions en présence, les deux locuteurs sont de véritables rivaux.

La structuration métaphorique permet de comprendre à la lumière d'un domaine mieux connu celui qui ne l'est pas et elle oriente cette compréhension. Ricœur, dans *La Métaphore vive*, l'affirmait : « la métaphore confère un *insight*. Organiser un sujet principal par l'application d'un sujet subsidiaire constitue en effet une opération intellectuelle irréductible » (1975 : 114), sauf que le sujet subsidiaire ne l'est pas tout à fait, puisqu'il est essentiel à l'opération. Les métaphores linguistiques sont ainsi évidemment, en tout cas, une fois de plus, pour ces métaphores usuelles, ces métaphores « de la vie quotidienne », dépendantes de la culture : « les processus de pensée humains [...] sont

en grande partie métaphoriques [...] Les métaphores dans le langage sont possibles précisément parce qu'il y a des métaphores dans le système conceptuel de chacun. » (1985 : 16). Comprendre la métaphore, c'est donc pénétrer dans une vision du monde, et c'est pourquoi elle représente un enjeu important de l'apprentissage des langues : « une métaphore est réussie quand elle atteint son objectif, à savoir la compréhension d'un aspect du concept » (Lakoff et Johnson, 1985 : 106).

Or, même si les différents domaines du savoir et de la pratique sont souvent les mêmes d'un pays à l'autre, les façons de les découper et de les dénommer ne sont pas les mêmes, en vertu de la relative autonomie du langage. Dumarsais notait déjà que « chaque langue a des métaphores particulières, qui ne sont point en usage dans les autres langues ; par exemple, les Latins disaient d'une armée, *dextrum et sinistrum cornu* [la corne droite et la corne gauche], et nous disons *l'aile droite et l'aile gauche* » (1998 : 144-145). La question de la différence de métaphore de langue à langue peut ainsi se révéler source de difficulté dans l'apprentissage d'une langue étrangère car, si *a posteriori*, il est aisé, en dehors des métaphores d'invention littéraires, de les justifier, *a priori*, il peut être difficile de leur trouver la bonne interprétation, ou du moins, celle qui est requise, et qui en exclut d'autres. On ne peut donc que regretter que le sens figuré fasse trop peu l'objet d'un apprentissage systématique sans doute parce qu'il est trop souvent lié à des usages littéraires et qu'il n'est jamais vraiment reconnu par les linguistes comme l'un des facteurs de l'acquisition du langage (voir Bonnet et Gardes Tamine, 1992).

Les trois facteurs d'acquisition

Trois points méritent d'être abordés dans cette perspective. En premier lieu, l'aspect psychologique. Si des figures comme les métonymies et les synecdoques, qui reposent sur des propriétés matérielles du réel, sont maîtrisées relativement facilement et tôt, les métaphores qui impliquent une mise en relation de signes, sont plus difficiles à comprendre. La compréhension devient possible dès que l'enfant est capable d'opérer des mises en correspondance et des classifications et de différencier les relations de ressemblance, différence et identité (Tamine, 1985 : 33). Une synthèse relativement récente (Francquart-Declercq et Gineste, 2001) rappelle ces conditions et ajoute l'idée qu'à ces capacités doivent être jointes « un certain nombre d'habiletés métalinguistiques » : « Pour comprendre la métaphore, les enfants doivent savoir qu'il est permis d'énoncer une chose en voulant transmettre autre chose » (747). On peut évidemment penser que l'apprentissage d'une langue étrangère, qui permet le décentrement par rapport à sa langue maternelle, doit accélérer ces capacités. Mais si avoir les aptitudes requises est une condition nécessaire, elle n'est pas suffisante pour une compréhension effective. D'autres facteurs entrent en jeu.

Certains, et c'est le deuxième point, sont des facteurs proprement linguistiques (Gardes Tamine, 1995). La métaphore en effet se réalise dans plusieurs formes qui ne sont pas équivalentes : on peut ainsi opposer pour les langues européennes les métaphores *in praesentia* qui rassemblent des syntagmes nominaux renvoyant à des domaines différents, le thème et le phore dans la terminologie de Perelman et Olbrechts-Tyteca (1976) par un outil comme les verbes copules :

La nature est un temple où de vivants piliers

Laissent parfois sortir de confuses paroles ; Baudelaire, « Correspondances »,

l'apposition :

Et, quand nous respirons, la mort dans nos poumons,

Descend, fleuve invisible, avec de sourdes plaintes. Baudelaire, « Au lecteur »

ou une construction prépositionnelle :

Voilà que j'ai touché l'automne des idées, Baudelaire, « L'ennemi »

et les métaphores *in absentia*, qui réunissent des termes appartenant à des catégories morphosyntaxiques différentes :

une voix chaude

Le Temps mange la vie, Baudelaire, « L'ennemi »

C'est à ce dernier type qu'appartiennent la plupart des métaphores lexicalisées car, ne manifestant pas d'invention, elles n'ont pas besoin des outils de l'assimilation que requièrent les autres :

Jeter un œil

Donner la main à

Passer un savon

Bien qu'on ne dispose pas d'études de rhétorique comparée, il est évident que, de langue à langue, ces formes diffèrent et, que de ce point de vue, un apprentissage systématique serait souhaitable.

Enfin, des conditions culturelles, troisième type de facteurs, doivent également être prises en compte. Les exemples sont nombreux, en particulier dans le bestiaire, de métaphores différentes de langue à langue, en raison de pratiques culturelles dont l'origine se perd dans l'histoire : les yeux de vache d'Athéna de l'*Iliade* et l'*Odyssee* seraient un étrange compliment si l'on adoptait cette traduction en français. Pourquoi dit-on de quelqu'un à remarquer qu'il est comme un merle blanc en français, et une mouche blanche (*mosca bianca*) en italien ? Il y a là évidemment des difficultés d'apprentissage qui concernent l'ensemble du lexique, mais qui sont doubles pour la métaphore, puisqu'elle suppose 1. la connaissance d'un mot et de son sens propre et 2. la capacité à l'interpréter de manière figurée.

Un exemple : les métaphores du temps à partir de l'espace

Un exemple est offert dans les langues indo-européennes par la structuration du temps à partir de l'espace, ou, en tout cas, par l'interdépendance du temps et de l'espace : la simple expression de *avoir lieu* (*take place*, *aver luogo*) pour renvoyer à un événement situé à un moment du temps en est la preuve. Sans adhérer nécessairement à l'hypothèse localiste — il y a là un vieux débat de la grammaire des langues classiques — selon laquelle les expressions spatiales sont plus fondamentales que les autres auxquelles elles servent de modèles, en raison de l'importance de l'organisation spatiale dans la connaissance humaine (Miller & Johnson-Laird, 1976), il faut bien reconnaître que la spatialisation du temps est un phénomène très répandu. Dans une expression aussi simple que *sto cantando*, le verbe qui marque l'aspect progressif est ainsi fondamentalement un verbe locatif tout comme en français dans *venir de* ou *être sur le point de*.

Mais que, dans les langues indo-européennes, il s'agisse d'un phénomène largement répandu, n'empêche pas des différences locales, minimales sans doute, mais qui peuvent poser problème pour la compréhension. On sait qu'une des hypothèses de l'enseignement des langues en Europe est qu'il est possible de s'appuyer sur la proximité de langues appartenant à une même famille (Degache, 2005 : 50), mais cette possibilité est sans doute limitée, si l'on sort du cadre d'échanges simples (Jamet, 2005 : 67), et précisément, une de ses limites tient à l'existence des métaphores.

Pour prendre le cas du français et de l'italien, dans le domaine de la structuration du temps par l'espace, on constate bien qu'un grand nombre d'expressions sont transposables d'une langue dans l'autre :

Potrà venire un tempo in cui : un temps pourra venir où

Una data vicina : une date proche

Uscire da un periodo : sortir d'une période

Andare verso la propria rovina : aller à sa ruine

Elles montrent que le temps est conçu dans les deux langues comme un espace orienté dans lequel un objet est susceptible de se localiser et de se déplacer. On peut faire plusieurs remarques. Aussi bien en français qu'en italien, l'orientation de l'espace se fait selon un axe horizontal et non pas vertical (il serait intéressant de se pencher sur les représentations mentales sous-jacentes et sur le pourquoi de cette dissymétrie, mais ceci est un autre problème) : les verbes comme *sprofondare* (*s'enfoncer*) ou *inabissarsi* (*somber, s'abîmer*) sont rares et donnent d'ailleurs lieu à des métaphores qui ne sont pas vraiment lexicalisées, même si elles ne font pas preuve d'une grande originalité et si elles se laissent interpréter aisément :

Sprofondarsi nei secoli

S'enfoncer dans les siècles

Il giorno si è unabissato dietro di noi

Le jour a sombré derrière nous

À proprement parler, on ne peut dire que le verbe a un sens temporel : le sens figuré est en fait localisé sur l'espace, conçu comme un contenant, une sorte de gouffre, avec lequel les verbes sont alors en accord.

Aussi bien en français qu'en italien, les prépositions et locutions prépositionnelles (*in, verso, da, dopo, en, aux alentours de, après...*) les adverbes (qui sont souvent des emplois de préposition sans complément), les verbes de mouvement (*venire, passare, venir, passer...*) sont très utilisés, alors que les adjectifs (*lungo, breve, long, bref*) sont plus rares, et les substantifs quasi inexistantes. Cette grande proximité d'emploi n'empêche pas quelques différences, qui peuvent être source de difficultés de compréhension, alors même que les termes employés appartiennent au vocabulaire courant. C'est le cas d'expressions particulières comme *fetta di* (*fraction de*), *arco temporale* (*période*) *nel giro di* (*en l'espace de*), *ritagli di tempo* (*moments perdus*). C'est aussi le cas de toute une série de métaphores impliquant par exemple en italien *spalle* :

Essere alle spalle

Stare alle spalle

Avere alle spalle

Gettarsi dietro le spalle

Buttarsi dietro le spalle

La seule traduction française est *dérrière*, à la rigueur *dos* : *avoir dans le dos*.

Un exemple particulièrement intéressant des métaphores spatiales dans le domaine du temps se présente dans la terminologie linguistique. On sait que, depuis Saussure, c'est un lieu commun de parler de la linéarité du langage, or, cette linéarité, à proprement parler, n'existe que dans l'écrit, car dans l'oral, le langage ne suit pas une ligne, il est continu dans le temps, ce qui n'est pas du tout la même chose. Ne pas voir la métaphore

a conduit en particulier à faire de l'écrit la simple transcription de l'oral, alors qu'il constitue un mode d'organisation spécifique.

Chacun de nous peut ainsi être prisonnier des métaphores, ne pas les voir, les voir et ne pas les comprendre car il ne suffit pas d'en être capable psychologiquement ni de connaître le sens des mots qu'elles utilisent pour les comprendre effectivement et, paradoxalement, d'une certaine façon, il est peut-être plus difficile de saisir le sens d'une métaphore lexicalisée que celui d'une métaphore d'invention. Dans ce cas, en effet, le recours au contexte est une aide essentielle, et, de toute façon, le sens y reste ouvert, s'il est vrai que la métaphore propose un parcours sémantique, un travail d'interprétation et non un sens donné une fois pour toutes. En d'autres termes, il n'existe en français qu'une interprétation pour la métaphore d'usage *ma mémoire est une passoire*, alors que, s'il s'agissait d'une métaphore vive, elle serait ininterprétable hors contexte, pouvant être en droit interprétée aussi bien — interprétation négative — comme « ma mémoire ne retient rien, elle laisse tout passer comme une passoire laisse passer l'eau » que comme — interprétation positive — « ma mémoire ne retient que ce qui est essentiel, de même qu'une passoire retient les légumes ou les pâtes ».

C'est la question de l'arbitraire du langage qui a fourni le début de cet article, c'est elle qui en fournira la conclusion. Pourquoi *su* correspond-il à *sur* : *sul punto di, sur le point de*, tandis que *sotto* et *sopra* sont sans équivalents pour exprimer l'antériorité : *la notte sopra il sabato, sotto Natale* ? Motivée, la métaphore ne l'est jamais qu'*a posteriori*, dans une langue donnée, et elle constitue un sérieux obstacle à l'apprentissage d'une langue étrangère. On pourrait dire que cet obstacle est particulièrement important pour les langues de spécialité, car, ici plus que dans l'usage ordinaire, la langue est liée au savoir. Il y a langue de spécialité parce qu'il y a domaine de spécialité. Il ne s'agit alors pas seulement d'apprendre un lexique, mais de saisir une organisation. L'apprentissage de cette langue de spécialité qu'est la grammaire passe ainsi par des termes particuliers : celui qui les ignore ou les comprend mal appréhende mal la discipline. Comprendre les métaphores lexicalisées qui sont souvent nombreuses dans les langues de spécialité est donc d'une importance capitale. Les mots qui les constituent appartiennent à la langue ordinaire mais ce n'est pas pour autant ce qui rend la métaphore plus aisée à comprendre. C'est en même temps constater les passerelles qui existent entre une langue de spécialité et la langue ordinaire et qui poussent d'ailleurs certains à s'interroger sur l'existence même d'une différence entre elles. La métaphore est un de ces facteurs de la profonde unité des usages et des registres.

Bibliographie

Arrivé, M., Gadet, F., Galmiche, M., 1986. *La Grammaire d'aujourd'hui : guide alphabétique de linguistique française*. Paris : Flammarion.

Bonnet, Cl., Gardes Tamine, J., 1992. *Vers une pédagogie du langage figuré. Compréhension des métaphores et production d'images chez l'adolescent*. Lausanne : Centre Vaudois de Recherches Pédagogiques.

Degache, Ch., 2005. « Comprendre la langue de l'autre et se faire comprendre ou la recherche d'une alternative communicative : le projet Galanet ». *Synergies Italie*, n° 2, p. 50-60.

Franquart-Declercq, Ch., Gineste, M.-D., 2001. « L'enfant et la métaphore ». *L'année Psychologique*, 101^{ème} année, Fasc.4.

Gardes Tamine, J., 1985. « Sur la difficulté et l'importance de comprendre le sens figuré ». *Bulletin de l'association Guillaume Budé*, p. 30-42.

Gouvard, J.-M., 1998. *La pragmatique*. Paris : Armand Colin.

Hockett, Ch., 1954. *A Course in Modern Linguistics*. New York : Macmillan

Jamet, M.-Ch., 2005. « L'intercompréhension orale entre langues voisines : réelle possibilité ou illusion ? ». *Synergies Italie*, n° 2, p. 61-68.

Lakoff, G., Johnson, M., 1985. *Les Métaphores dans la vie quotidienne*. Paris : Minit.

Miller, P., Johnson-Laird, G., 1976. *Language and perception*. Cambridge, MA : Harvard University Press.

Ricœur, P., 1975. *La Métaphore vive*. Paris : Seuil.